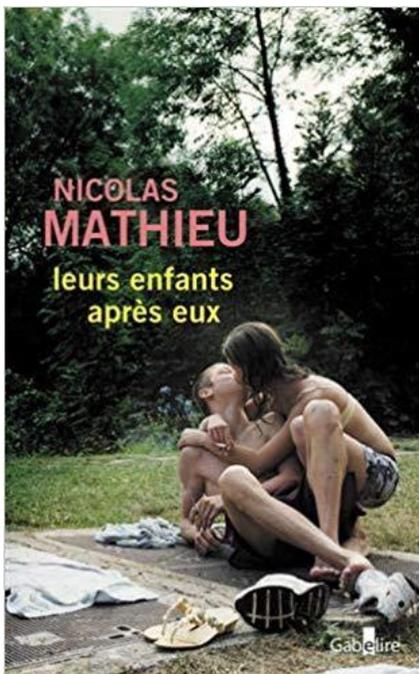


Pschtt, voici le bouquin chébran !
(sur *Leurs enfants après eux* de Nicolas Mathieu)*

Silvia García González
Universidad de Valladolid, España



Moitié roman d'apprentissage, moitié chronique de la vie dans les années 90, *Leurs enfants après eux* a été l'ouvrage grâce auquel Nicolas Mathieu a emporté le prix Goncourt 2018. Captivante histoire du passé récent divisée en quatre parties qui nous raconte, été après été, l'évolution de l'adolescence d'Anthony, Steph, Hacine... et les expériences de leurs parents dans un monde qui possède des horizons obscurcis, où les protagonistes subissent des situations difficiles au cœur de la désindustrialisation.

Voilà, *Leurs enfants après eux*, titre évocateur à partir duquel on se pose des questions... ces adolescents veulent-ils tomber dans le même avenir que leurs parents ou, bien au contraire, ne pas

* Mathieu, Nicolas (2018). *Leurs enfants après eux*. Paris: Actes du Sud. 425 p. ISBN: 978-2330108717

suivre leurs traces ? Ce qui est certain est que ces adolescents représentent le début d'un monde qui possède un héritage lourd à porter, cette transition entre celui-ci, qui est en train de s'achever — le monde de l'industrie sidérurgique de la classe ouvrière— et un monde qui émerge, celui du libéralisme de l'emploi atomisé.

À partir de ce style réaliste, l'auteur décrit une ville inventée, sous les hauts-fourneaux rouillés caractéristiques de l'Est de la France qui ne brûlent plus, aux étés 92, 94, 96 et 98, cet univers postindustriel où la vie sociale se voit affectée par un environnement dégradé, par des situations économiques compliquées à gérer.

Dans la ligne du roman noir, comme dans son premier roman *Aux animaux la guerre*, la misère nous saute à la figure ainsi que l'alcoolisme et la drogue. On rend compte de cette réalité sociale, du racisme, de la violence conjugale, de l'abus des drogues, de l'éducation des enfants... à partir des personnages de ces deux histoires ; des gens communs, qui se bagarrent pour vivre, des adolescents représentant le manque de loisirs et l'ennui sans échappatoire. L'été 1998, la coupe du monde de football fait qu'ils se plongent dans l'épopée nationale, l'illusion, en laissant de côté tout le drame du quotidien.

En outre, ce roman d'apprentissage, cette prise de conscience est très liée à l'auteur. Celui-ci a affirmé qu'il a contextualisé le roman dans la décennie des 90 car c'est un moment d'indétermination entre la chute du Mur et celle des Twin Towers, moment de bascule qui fait écho à un autre moment trouble qu'est l'adolescence. Ces années coïncident avec l'adolescence de l'écrivain. Cet Anthony de 14 ans pourrait être une représentation de Nicolas Mathieu à cette époque-là. Le procédé utilisé par l'auteur, l'autofiction, nous fait plonger dans des expériences et histoires basées sur des expériences vécues par lui-même ou par ses proches, ainsi que des expériences fictives. Cet ouvrage pourrait être replacé dans le sillage d'autres auteurs français tels que Marguerite

Duras, Annie Ernaux ou plus récemment, Édouard Louis (dont les décors se rassemblent à ceux décrits par Mathieu, d'ailleurs, mais aux années 2000).

Quoi qu'il en soit, le lecteur s'attache vraiment aux personnages, dont on suit le parcours, les relations, l'époque. Territoire précis, époque précise, très contextualisée à chaque année qui passe par la musique écoutée, le style vestimentaire, les événements déroulés. Bien qu'il y ait quelques ressemblances avec l'époque actuelle comme la structuration du travail, les vacances à la mer, « le boulot, les courses, la nounou, la révision, le ciné... », l'écrivain nous présente une époque très différente de celle de nos jours, sans écrans, sans réseaux, sans toutes ces technologies qui nous font échapper de l'ennui. Époque qui affronte le passage du temps, dépeinte dans un environnement géographique concret, qui fait qu'on se rende compte des changements, des évolutions, des liens sociaux, de toutes les confrontations par rapport à nos jours.

Quant au style, Nicolas Mathieu s'en sert de plusieurs procédés littéraires attachants. Tout d'abord, ce qui saute aux yeux, sa maîtrise de l'assemblage du récit soutenu au passé simple, des expressions savantes et les *keufs*, *clébards*, *bahuts*, *rebeus*, *boucans*, *teufs*... toutes ces expressions familières, le verlan populaire, les abréviations, les onomatopées, qui donne au récit un rythme frais, un rythme d'avant-garde. D'autre part, le style indirect libre, qui fait que les voix de l'auteur et des personnages se rendent floues comme dans l'extrait qui suit :

Il y avait un monde fou et cette musique qui beuglait. Regarde-moi ces cons, ça va, ça vient, ça sent, ça fait du bruit. Il chercha sur la table. Des gobelets abandonnés avec des fonds de bière, de rouge. (363).

À la lecture, on sent qu'on est dans l'histoire, qu'on y participe, peut-être à cause de ce rapprochement de l'actualité, cet univers où la mondialisation est déjà entamée, mais aussi au fait que l'auteur suscite en nous les cinq sens et, ainsi, tous les souvenirs qu'ils peuvent réveiller en nous.

Comme l'explique très bien Peter F. Drucket « la chose la plus importante en communication est d'entendre ce qui n'est pas dit » et, à travers cette analyse sensitive, nous constatons l'importance de la communication non-verbale, nous pouvons participer à ce roman choral grâce à toutes ces sensations.

Goût de l'enfance, goût acide du tabac sur la langue, même quelquefois un goût fort explicite « la langue d'Anthony avait trouvé le velours de sa chatte. Il suivait un pli, remontait l'aine, goûtait sa sueur, le jus suret et tellement intérieur » (201). L'odeur, présente du premier paragraphe — « L'air était chargé de cette même odeur de vase, de terre plombée de chaleur » — au dernier : « le vent sur son visage, l'exacte odeur de l'air, le grain de la route familier comme la peau d'une fille ». Odeur de gaufres, d'herbe coupée, de café, de shampoing. Ces arômes courants, estivaux, qui nous font penser à cette époque de l'année.

Nirvana, Guns N'Roses, Suprême NTM, Cake... l'ouïe est, peut-être, le plus évident, si l'on s'aperçoit des titres des chapitres, qui cadrent le roman dans cette époque, ainsi que d'autres chansons qui apparaissent tout le long du roman : *Natural Mystic, I Want to Break Free, Who Wants to Live Forever...* les moteurs, les klaxons, les ronflements, le pschtt de la cocotte-minute. Tous ces sons nous renvoient à des moments de la vie quotidienne de beaucoup d'entre nous.

La vue à travers toutes les descriptions des paysages, des personnages, « dessinant à travers le ciel une longue courbe pétillante d'étincelles » (356), et même le toucher, qui est le plus difficile de bien refléter dans un récit, le vent sur le visage, la nourriture brûlante dans sa bouche, les gouttes de sueur qui tombent du front...

Dans le cadre de cette approche réaliste, on peut constater que l'auteur, né à Épinal, ne nous montre pas vraiment *une image d'Épinal*, qui désigne une vision traditionnelle et ne montre que le bon côté des choses, mais, bien au contraire, une difficile réalité sociale pleine d'inégalités.